

De la culture du viol à la culture du désir

Par Michel Pruneau

Parmi les débats qui émergent sporadiquement dans notre société, emportée par la frénésie des médias sociaux, le thème de la culture du viol comporte plusieurs éléments de confusion.

En tant qu'auteur des *Monologues du pénis* (Lanctôt éditeur, Montréal, 2007) ouvrage explorant les grandeurs et les malheurs de la sexualité masculine, je crois qu'il serait souhaitable de dépasser le désespérant positionnement « pour ou contre la notion de culture du viol », car l'univers complexe de la sexualité humaine s'accommode très mal de la pensée manichéenne qui transforme les individus en militant monomaniaque.

Bien sûr, le crime de viol est horrible et, devant les comportements masculins sexuellement agressifs ou intrusifs, j'ai souvent éprouvé de la honte à appartenir biologiquement à la confrérie des hommes. À cet effet, faut-il rappeler l'importance des lois qui devraient assurer la sécurité et l'intégrité de tous.

Par contre, au-delà de l'empathie que j'éprouve lorsque je lis des textes de femmes témoignant de douloureux souvenirs de harcèlement, j'ai souvent l'impression que le désir masculin demeure fondamentalement incompris et qu'il est parfois considéré comme un problème en soi.

C'est qu'en accréditant d'emblée la notion de culture du viol, on en vient souvent à considérer tous les hommes comme des agresseurs potentiels. Dans cette position victimaire, les jeux d'exploration sexuelle des enfants constituent des preuves de domination masculine, alors que les jeux de séduction entre adultes sont globalement considérés comme une forme de crime contre la féminité, avant même qu'une réserve ou qu'un refus n'ait été signifié.

Comment en sommes-nous revenus à une conception de la séduction où les femmes sont considérées comme des victimes du désir excessif des hommes? Nous avons pourtant cru que la révolution sexuelle du siècle dernier avait définitivement aplani les frustrations résultant de l'opposition inhumaine entre la nature et la culture et que l'égalité des hommes et des femmes constituait une évolution pour les deux sexes. Le plaisir de vivre et de jouir est-il encore un projet de libération?

S'il est hors de question d'accepter l'idée que des désirs puissent être assouvis sans consentement, il serait souhaitable de mieux comprendre l'intensité du désir masculin. Cet effort de compréhension pourrait peut-être nous aider à rompre définitivement avec la culture du viol.

Aux prises avec des besoins et des désirs qui ne s'apaisent que par l'émission de sperme, les hommes subliment tant bien que mal en investissant un univers érotique imaginaire. Après avoir rêvé de sexe cru durant la nuit, nous nous levons en érection en nous retenant pour ne pas trouer les murs. Et au cours de la journée, nous rêvons encore.

Nous rêvons essentiellement que les femmes nous sollicitent sexuellement autant que nous devons le faire nous-mêmes pour que la pulsion de vie ne demeure pas une simple théorie.

Pour comprendre l'intensité de ce désir, qui s'accompagne d'une douleur indéniable, il faudrait considérer cette pulsion comme l'équivalent du désir d'enfant que décrivent souvent les femmes

qui l'éprouvent. Si les hommes peuvent aussi éprouver le désir de fonder une famille, ils ressentent surtout le besoin de copuler. Pour les hommes, c'est l'alliance érotique avec une compagne qui fera naître le sentiment d'attachement amoureux menant à la possibilité d'une descendance.

Une chose est claire, pour mettre fin à la culture du viol, il faudra tôt ou tard que se développe une culture du désir qui s'appliquera à mieux comprendre le corps, le cœur et la pensée des femmes et des hommes.

[Retour au site de Michel Pruneau](#)